

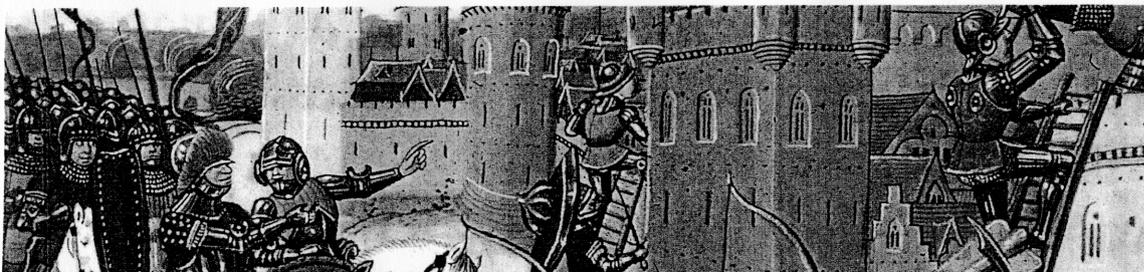
Le moyen français

revue d'études linguistiques et littéraires

fondée par Giuseppe Di Stefano

62 / 2008

BREPOLS



Estelle Doudet

Université de Lille 3 - Charles de Gaulle

L'héritage des d'Haffrengues: pistes pour une histoire de l'historiographie urbaine dans les Pays-Bas méridionaux, 15^e-18^e siècles

Résumé

La culture du duché Valois et Habsbourg de Bourgogne se caractérise par l'importance de sa production historiographique. Cependant, si les chroniques des indiciars et les mémoires des hommes de cour sont bien connues, elles cachent un étrange vide: la quasi-absence d'historiographie urbaine. Le fait est d'autant plus étonnant que les cités bourguignonnes revendiquent fortement leur identité. Nous souhaiterions tenter de comprendre les raisons de cette absence et d'explorer les étapes d'une histoire de l'historiographie urbaine dans les Pays-Bas méridionaux: du 15^e au 19^e siècle. L'étude de manuscrits jusqu'ici inconnus servira de fondement à cette enquête. Du 16^e au 18^e siècle, une dynastie de bourgeois de Saint-Omer, les d'Haffrengues, a en effet produit des recueils. Ils disent l'accès d'une famille au pouvoir; ils montrent les voies que peut suivre une écriture de l'histoire, en dialogue avec la cour et les textes d'actualité. De copies en copies, les textes en moyen français prennent figure d'origine pour l'identité d'une famille et, peut-être, d'une «nation».

Abstract

Valois/Hapsburg Burgundy produced an extensive historiography, chronicles by the indiciars and mémoires by courtly officials. However, another part of burgundian culture seems to be deprived of this writing. The urban culture in the Southern Netherlands did not use historiography to emphasize its identity. We aim to understand the causes of this curious gap and explore how a certain use of history flourished in the cities between the 15th and the 19th. Several manuscripts, composed by a urban dynasty of Saint-Omer, the d'Haffrengues, will be studied for the first time, in order to enlight what meant a 'urban historiography', between courtly production and writing of the event. Copy after copy, middle french texts embody the birth of familial identity - and perhaps of a 'nation'.

Au 15^e siècle, selon le mot célèbre d'Auguste Molinier, «l'histoire s'est faite bourguignonne¹.» Pourtant le foisonnement de l'historiographie en moyen français cache un vide qui a peu retenu jusqu'ici l'attention des spécialistes de cette littérature. Alors que la cour Valois se dote dès 1455, en la personne de George

¹ A. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, t. 4: *Les Valois*, Paris, 1904, p. 186.

Chastelain, d'un historien officiel dont le prestige concurrence les *Chroniques* de Saint-Denis, alors qu'Olivier de la Marche, Philippe de Commines donnent le lustre que l'on sait à l'écriture des mémoires, les cités ne semblent guère s'intéresser à l'historiographie. Pourquoi le milieu urbain bourguignon, dont on connaît la fougue revendicatrice et la conscience fière de son identité, ne s'est-il que rarement doté de chroniques locales?

Anne-Laure van Bruaene, dans un récent travail², a défini une «ceinture des chroniques urbaines» (*urban chronicle belt*) s'étendant, à la fin du Moyen Âge, au sud et au nord de la région alpine, en Italie du Nord, dans les cantons suisses et dans l'empire germanique. Dans cet espace, historiographes amateurs ou professionnels, obéissant ou non à l'injonction des autorités municipales, ont travaillé à évoquer le passé plus ou moins réel de leur ville afin de soutenir l'expression d'une identité collective propre à l'espace urbain. Or ce geste manque dans les pays du Nord. Non que les villes flamandes ou francophones de Bourgogne ne s'intéressent pas à leur histoire. Mais elles n'en ordonnent que très ponctuellement la mise en écrit.

Les bourgeois bourguignons se découvrent rarement les talents de mémorialistes de leurs contemporains curiaux. Un Jacques du Clercq, peintre de la vie arrageoise entre 1448 et 1467, reste une exception face aux hommes de cour que furent Monstrelet, Lefèvre de Saint-Rémy ou Jean de Haynin. Dans l'espace néerlandophone, les chroniques d'Antonis de Roovere pour Bruges ne participent pas d'une tradition. L'écriture historiographique a-t-elle été une pratique réservée aux cercles de la cour? Les discussions engagées récemment par les historiens appellent sur le problème l'attention des spécialistes de moyen français.

E. Lecuppre-Desjardin a suggéré une double raison pouvant être à l'origine de cet effacement³. La création d'une identité urbaine s'exprime en effet, dans la Bourgogne Valois, par une politisation de l'espace. La grand'place, le bâtiment des Guildes, le beffroi dessinent une géographie de la mémoire. Le prince lui-même y

² A.-L. VAN BRUAENE, «Writing Urban Memory in Flanders and Brabant (15th-16th c.)», version préparatoire de «Écrire la mémoire de la ville en Flandre et en Brabant (15^e-16^e siècles)», dans *Villes de Flandre et d'Italie : les enseignements d'une comparaison*, E. CROUZET-PAVAN et E. LECUPPRE-DESJARDIN (éds), Brepols, 2007 (sous presse). Nous remercions l'auteur et les éditrices de nous avoir permis de consulter ce travail sous une forme inédite.

participe, puisqu'en parcourant les cités durant les Joyeuses Entrées, il atteste son propre pouvoir par la mise en scène de l'historio-
toire ducale tout en se confrontant à celle de la cité qui l'accueille. D'autre part, si les cités bourguignonnes ne produisent pas de chroniques, c'est sans doute qu'elles n'en ressentent pas le besoin, souvent engendré par un sentiment d'insécurité. Certes la lutte avec le pouvoir existe et la politique urbaine dans le duché n'est guère un long fleuve tranquille au cours du 15^e siècle. Mais l'ennemi potentiel, surtout pour les cités néerlandophones, est davantage le prince légitime qu'un potentat étranger. À l'appui de cette démonstration éclairante, on peut avancer une troisième hypothèse. Si les cités inscrivent leur mémoire dans leurs symboles architecturaux, c'est peut-être parce que le gouvernement princier, dépourvu d'espace véritablement propre à cause de l'itinérance ducale, a choisi de contrôler le temps, faisant de l'historiographie une mission culturelle et politique de la cour.

L'heureuse exhumation de manuscrits mal connus nous pousse à esquisser ici quelques pistes d'une histoire de cette historiographie manquante⁴.

L'objet qui porte la cote 144 des manuscrits français de la John Rylands University Library de Manchester était désigné comme de 'provenance inconnue' lorsqu'il a été acheté par cette institution il y a une dizaine d'années. La découverte était une redécouverte. Ce recueil de textes historiographiques et d'actualité, réalisé à Saint-Omer au milieu du 16^e siècle, fut recensé pour la première fois en 1861⁵. Depuis 1856 avaient été publiés divers textes issus de ce recueil - ou plutôt de sa copie partielle, le manuscrit de Saint-Omer, BM ms. 879. L'étude du recueil de Manchester, une enquête dans les fonds audomarois ont révélé ce que l'oubli et les confusions

³ E. LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies. Essai sur la communication politique dans les anciens Pays-Bas bourguignons*, Turnhout, Brepols, 2004. Voir également M. BOONE, «Espace urbain, identité urbaine dans l'Europe du bas Moyen Âge», dans *L'apparition d'une identité urbaine dans l'Europe du bas Moyen Âge / Shaping Urban Identity in Late Medieval Europe*, M. BOONE et P. STABEL (éds), Leuven/Apeldoorn, 2000, pp. VII-XI.

⁴ Les prémices de ce travail ont eu lieu à l'université de Manchester dans le cadre du projet *Writing the Event in Valois / Hapsburg Burgundy (1450-1550)*, soutenu par la British Academy (*Visiting Fellowship*, automne 2006). Que cette institution, la John Rylands University Library et Adrian Armstrong qui m'a accueillie soient vivement remerciés de leur soutien.

⁵ Par une brève note l'érudit local Edmond Liot de Norbécourt annonçait sa «récente redécouverte». Voir: *Bulletin historique trimestriel de la Société des Antiquaires de la Morinie*, 2 (1861), p. 471.

dues aux successives disparitions du manuscrit avaient obscurci. Celui-ci présente le cas intéressant d'être le fondateur d'une famille. Une famille de compilations qui, du 16^e au 18^e siècle, ont exploré divers types d'écritures historiques, illustrant les aléas d'une «historiographie locale». Une famille d'hommes qui se sont interrogés sur leur identité urbaine, à des époques et dans un espace qui, de Philippe le Bon à Louis XV, connurent de violents bouleversements.

C'est à travers la confrontation des deux recueils subsistant de cette dynastie que nous souhaiterions interroger les évolutions d'une écriture, celle de l'histoire des villes dans les Pays-Bas méridionaux. Comment et pourquoi se construisent, sous des plumes urbaines, les recueils historiographiques? Quels textes sont choisis et survivent dans la mémoire d'une famille? Quelle est la place de l'écriture en moyen français dans le système culturel d'héritage expérimenté par les d'Haffregues de Saint-Omer?

Jehan ou l'histoire-testament (15^e - 16^e siècles)

Le manuscrit de Manchester révèle sur sa première page le nom de son propriétaire: *appartient à Jehan d'Haffregues, marchant demourant sur le grant marchiét de Saint-Omer*. Dans des travaux précédents, nous avons fait l'hypothèse que ce commerçant était, dans les années 1550 où il réalise ce recueil, un homme récemment intégré dans l'élite de sa ville ou souhaitant y accéder. De nouvelles recherches semblent confirmer la première hypothèse⁶. Dans la seconde moitié du 16^e siècle, *Jehan, Robert, George d'Haffregues, marchants*, accèdent tour à tour à diverses fonctions municipales - dont l'échevinat. La compilation est contemporaine de cette réussite familiale. Elle illustre la prise de pouvoir politique et culturel d'une élite locale ambitieuse en cours de constitution.

Le recueil de Jehan d'Haffregues rassemble une vingtaine d'oeuvres poétiques et une chronique versifiée narrant les événements survenus dans la principauté de 1467 à 1553. La moitié des pièces est l'oeuvre de deux historiens de cour, l'indiciaire Jean Molinet et le roi d'armes impérial Nicaise Ladam, auteur de la

chronique. On y trouve également une pièce d'Olivier de la Marche⁷, les autres étant des textes d'origine bourgeoise.

Cette dualité des sources se reflète dans la structure assez nette du recueil. La mise en page fait apparaître une sorte de triptyque. Dans les premiers folios (ff. 1 à 58) sont regroupés en majorité les poèmes circonstanciels de Jean Molinet et Nicaise Ladam. Il s'agit de textes très diffusés comme *Le Temple de Mars* et *Le Testament de la guerre* de l'indiciaire, ainsi que des épitaphes princières. Les folios suivants, jusqu'à la page 122, proposent des pièces en majorité anonymes, à l'exception d'un court poème d'Olivier de la Marche et du *Queritur* de Ladam⁸. Elles peignent le destin de villes voisines de Saint-Omer, prises ou vigoureusement défendues contre divers ennemis, particulièrement le royaume de France. À la fin du volume se trouve la *Chronique abrégée en vers* de Nicaise Ladam. Elle rappelle les événements politiques qui se sont produits dans l'empire Habsbourg de 1488 à 1541, insérant de nombreuses pièces documentaires. Lettres princières et proclamations donnent un éclairage officiel aux faits rapportés par les pièces circonstanciées: dialogue, au sein du recueil, de l'historiographie et de l'actualité⁹. Les épitaphes de Ladam mêlées à la *Chronique* pleurent également des personnalités locales¹⁰: autre dialogue entre le monde urbain et la politique internationale qui, en ces temps de guerre, ne cessent de s'interpénétrer.

La destruction des villes, la disparition des princes légitimes, tels sont les thèmes majeurs qui unissent les pièces de l'anthologie. Le *Temple de Mars Dieu de bataille* de Jean Molinet, en ouvrant le recueil, lui donne son inspiration. Il introduit les couleurs de déploration et blâme les effets désastreux des conflits sur les cités, qu'elles soient mythiques ou contemporaines.

*Guerre a detruict Babilonne, Ninive,
Troyes armative et Athenes la sage.* (fol. 5)

En écho, les ultimes vers de la *Chronique* soulignent le péril que la guerre jette sur l'ordre social tout entier.

⁷ *Doctrine Sire Olivier de la Marche pour l'Archiduc Philippe*, ff. 81-85.

⁸ Parmi les textes urbains le seul à être signé est *l'In Manus* de Jehan de Pons, ff. 108-110.

⁹ La *Coppie des Lettres du Roy estant prisonnier envoyées a sa mere* après la défaite de Pavie (fol. 185) répond par exemple à l'anonyme *Magnificat fait sur le prinse du Roy Francois premier de che nom* (ff. 100-102).

¹⁰ Cf. les épitaphes des abbés Jehan de Feucy et Martin Asset, fol. 273b et fol. 311.

⁶ Deux mentions aux Archives de Saint-Omer signalent un Pierre d'Haffregues, bourgeois, en 1339 et 1341. Mais les notes sont récentes et nous n'avons pas pu vérifier dans les registres paroissiaux la véracité de cette information. Le reste des liasses ne donne aucune indication avant les années 1550, à partir desquelles diverses branches de la famille sont référencées.

Mais sainte Eglise prie,
 Et Noblesse servant
 Aux armes brüict et crye.
 Toutefois se Labeur
 Ne recoeuve la terre
 Chacun mourra bribeur
 Au moyen de la guerre (ff. 326b-327a)

Encadrées par ces voix curiales, les cités septentrionales prennent la parole en première personne dans les poésies de circonstance qui narrent leurs combats. Le récent destin de Saint-Omer et ses voisines forme, concrètement et thématiquement, le centre de la compilation. Les conflits qui les ont menacées sont parfois peints dans des évocations ponctuelles, comme c'est le cas pour Arras, Hesdin ou Gand et Bruges¹¹; leur histoire peut être plus largement décrite par plusieurs textes réunis en petites anthologies, ainsi Saint-Omer (deux pièces, ff. 58-70, 70-75) et Théroüanne (quatre poèmes, ff. 81-85, 103-108, 108-110, 110-116). Ces évocations fonctionnent également en opposition thématique. Arras, Saint-Omer, Hesdin sont des cités fidèles aux princes de Bourgogne. C'est par leur union que se défend une identité bourguignonne dont les villes d'Artois, de Flandre ou de Hainaut forment la ligne défensive du duché contre les Français ou les Anglais.

Car j'ay espoir que Saint-Omer
 Avec Douay la rouge ville
 Ne me l'aront point assomer
 Comme salle orde niche et ville. (Arras, dans *Complainte d'Arras*, fol. 15).

Bruges et Gand, Théroüanne sont au contraire les cités qui ont quitté la domination bourguignonne ou l'ont bafouée de leurs révoltes. La figure de Judas se glisse dans ces Passions urbaines¹².

Anthologisation et contraste thématique distinguent les cas de Saint-Omer et Théroüanne. Deux poèmes anonymes narrent la défense héroïque de la cité des d'Haffrengues en 1488. Les couleurs de l'éloge soulignent la concorde victorieuse de la cité et de ses princes.

¹¹ *Complainte d'Arras* (ff. 13-18), *Lamentacion du Chasteau de Hesdin* (117-121 et 122), *Mutacion de Gand et Bruges* (ff. 75-81).

¹² La mise en scène de la Passion des villes est une des métaphores fréquentes du recueil. Elle structure explicitement *l'In Manus* de Jehan de Pons. Elle est présente dès la *Complainte d'Arras*, qui fustige la trahison avec laquelle Louis XI tente de prendre la ville après la mort du Téméraire: *Car tu es innocent du jen / Come Judas de la mort de Dieu* (fol. 16).

Rejouys toy, bien jouys
 Peuple commun de Saint-Omer!
 Le Roi dit des Romains et fils
 Tu dois de parfèt cœur aymer. (fol. 70, strophe 1 du *Dictier*).

La *Complainte que les Francoïis firent de la ville de Théroüanne que les Angloïis ardirent en l'an 1513*, La *Complainte de Théroüanne*, le *In manus de Théroüanne fait en l'an 1553*, *Autre complainte de Théroüanne*: quatre textes narrent l'invasion anglaise de 1513 et la sanglante reprise impériale quarante ans plus tard. En 1553, au plus fort de l'affrontement entre Charles Quint et Henri II, Théroüanne, enclave française en territoire Habsbourg, est prise et rasée. Cette destruction provoque un traumatisme profond dans toute la région. Théroüanne, c'est la réalisation moderne de la catastrophe urbaine décrite par les légendes antiques; c'est le symbole de la cité dont les racines, plongeant dans l'histoire, sont soudain arrachées¹³.

Saint-Omer et Théroüanne sont, au sein du recueil, les deux faces d'une histoire urbaine peinte sous des couleurs christiques. Triomphe de la ville fidèle, souffrance de la cité perdue, dont la plainte, dans le *In Manus* de Jehan de Pons, se tisse à travers les mots de Jésus en croix (*In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*).

La cohérence thématique du recueil repose sur l'encadrement des déplorations urbaines par les textes des historiographes de cour. Les épitaphes conservent le souvenir des gouvernants de la Bourgogne, Philippe le Bon, Maximilien d'Autriche, Philippe le Beau. Comme les villes, le prince prend la parole en première personne pour *recorder* sa dynastie, sa gloire et sa disparition.

... Je Philippe
 Que mort tient en ses filz (Jean Molinet, *Épitaphe de Philippe le Bon*, fol. 45)

Cette présentation commune du prince et de la ville accentue leur rapprochement, tout en entraînant l'adhésion du lecteur directement interpellé par les prises de parole. Les épitaphes ne sont pas choisies au hasard. La copie successive, ff. 45 à 47, de *l'Épitaphe de Philippe le Bon* de Jean Molinet et l'anonyme *Épitaphe de Warwick* fonctionne sur le même contraste que la confrontation de Saint-Omer et de Théroüanne. C'est à l'issue de ce diptyque du

¹³ Les poèmes énumèrent les invasions que cette ennemie si proche a dû subir. *La Complainte de Théroüanne* rappelle la fondation de la ville, les attaques des Danoïis quand *l'eglize fut brusches* (fol. 105), la conquête française entreprise contre les ordres papaux (fol. 106).

suzerain légitime et du seigneur de la guerre qu'est inscrite la seconde signature de Jehan d'Haffregues. De ce geste symbolique, celui-ci souligne son attachement à un «âge d'or» de la Bourgogne, le temps du bon duc. Le manuscrit est une profession de foi politique. La succession des épitaphes Valois et Habsbourg, de Philippe le Bon pleuré par Molinet à Philippe le Beau chanté par Nicaise Ladam, affirme la cohérence dynastique des dirigeants et leur statut de *vray seigneur naturel* des Dix-Sept Provinces.

Jehan ne rédige pas une chronique. Il met en recueil la voix des villes et les souvenirs des princes, réalisant un objet qui est à la fois dialogue et testament, au double sens de témoignage et d'héritage: héritage d'une histoire officielle dont la légitimité sert de garant à l'expression urbaine; dialogue d'écritures, la poésie d'actualité bourgeoise s'inspirant des historiographes curiaux¹⁴. Compiler en 1550, c'est donc tenter de garantir une double identité, locale et «nationale», voie de l'honneur et du salut dans une situation politique incertaine.

Servez voz princes et honneur acquerres

Il vous gardera de deshonneur et blasme

Et vous le corps et aussy l'ame (*Mutacion de Gand et Bruges*, fol. 81)

Le manuscrit French 144 de Manchester illustre les hypothèses d'E. Lecuppre-Desjardin. L'inquiétude crée l'urgence d'une mise en écrit de la mémoire. Lorsque le pouvoir impérial s'éloigne des cités bourguignonnes¹⁵, lorsque la géographie urbaine prouve sa fragilité à l'exemple de Théroouanne, émergent de nouveaux besoins historiographiques. Le modèle de la chronique demeurant curial, on transporte dans l'espace d'une compilation les voix officielles et les pièces circonstanciées diffusées par les réseaux locaux.

Testament politique et littéraire, le recueil se veut aussi témoignage d'un pouvoir familial. Dynastie d'hommes, dynastie de

¹⁴ Jean Molinet sert explicitement d'inspiration aux poètes urbains qui décrivent le destin de Théroouanne, comme Jehan de Pons. Il est probable que Jehan d'Haffregues faisait partie d'un réseau bourgeois réceptif aux expressions de cour. Voir: E. DOUDET, «Dialogues de poètes, circulation de textes autour de la prise de Théroouanne (1553): fonctionnement de la circonstance lyrique en moyen français» dans *Quant l'ung amy pour l'autre veille. Mélanges de moyen français offert à Claude Thiry*, T. VAN HEMELRYCK et M. COLOMBO TIMELLI (éds), Turnhout, Brepols, «Texte, Codex, Contexte» n°6, à paraître.

¹⁵ Abdication de Charles Quint en 1556. À Charles de Gand, francophone et Bourguignon, succède Philippe d'Espagne, hispanophone aux yeux duquel les Pays-Bas ne jouent plus le rôle d'origine dynastique.

manuscrits: que devient l'héritage de Jehan entre les mains de ses descendants?

Antoine et Pierre, le goût de l'histoire (17^e siècle)

Le goût de Jehan d'Haffregues pour les écritures mémorielles et événementielles ne s'est pas tari. Antoine d'Haffregues (mort en 1658) fut un mémorialiste fécond; Pierre, neveu du précédent, est surnommé «l'historien» dans les archives. Les travaux historiques de ces deux personnages à la carrière politique parallèle ont été compilés, mêlés à des extraits du recueil de Manchester. Leur ultime copie, le manuscrit 879 de la Bibliothèque Municipale de Saint-Omer, a été réalisée par leur descendant Maximilien Le François dans la première moitié du 18^e siècle¹⁶.

Les deux tomes de ce manuscrit important (619 et 452 folios) proposent des pièces diverses qui relèvent toutes de l'histoire locale. Leur construction est assez confuse, sans que l'on puisse dire si cela vient du mode de travail du copiste ou des sources qu'il a pu utiliser. Les deux cent premiers folios du tome I sont conçus comme une introduction. Ils rassemblent des textes disparates illustrant l'histoire officielle de Saint-Omer, du règne de Philippe le Bon aux années 1630: lettres patentes et ordonnances des ducs Valois et Habsbourg, listes des évêques (ff. 70-79), des mayeurs (ff. 100-103), des échevins (ff. 107-108), notes annalistiques sur divers événements locaux de 1537 à 1635. Aux folios 166-188, apparaissent les six pièces sur Saint-Omer et Théroouanne du recueil de Manchester. Ce sont les seuls textes poétiques de la copie.

À partir du folio 210, les notes sont développées et il apparaît qu'elles sont issues du travail de Pierre d'Haffregues. Celui-ci semble avoir réalisé d'importantes enquêtes archivistiques en vue de la rédaction d'annales locales. Elles insistent sur les années 1630-1640, où l'on voit Pierre jouer un rôle non négligeable auprès d'Antoine d'Haffregues. À partir du folio 300 se déroule le journal d'Antoine, de 1625 à 1658. Ces mémoires rédigés à la première personne intègrent les rapports et discours du magistrat à ses collègues de la municipalité. Le journal s'étend au deuxième tome, mêlé de façon souvent confuse aux notes de Pierre. L'ensemble est

¹⁶ Copie par Maximilien Joseph Xavier Le François, escaier, conseiller, secrétaire du Roi, petit-fils de Guillaume Le François, conseiller principal de la ville de Saint-Omer, et de damoiselle Jeanne d'Haffregues (fol. 1).

conclu par une brève compilation de pièces d'archives, dont certaines éclairent les événements narrés dans les poèmes insérés¹⁷.

Les textes issus de la plume des deux d'Haffregues peignent une même période, la décennie 1630-1640. Ces années voient coïncider de nouveau fortune familiale et destin de la cité. En 1631, Antoine a été élu *procureur de la ville* (fol. 324), assisté par Pierre, *lieutenant du maieur* (fol. 339), puis échevin. De 1635 à 1648, la guerre de Trente Ans atteint les Pays-Bas méridionaux; l'affrontement franco-espagnol ravage la région. En 1638, Saint-Omer est assiégée. Antoine est alors envoyé aux États d'Artois, tandis que Pierre assure courageusement la liaison avec les autorités audomaroises.

Le mardi 15 dudit mois Pierre d'Haffregues est venu trouver ledit conseiller (Antoine) audit Nieuwcapel, disant estre sorti dudit Saint-Omer a grand risque et peril (Antoine d'Haffregues, Rapport du voiage aux estats, fol. 557).

Si le geste historiographique se réalise de nouveau dans une situation de crise, Pierre et Antoine proposent pourtant deux visions de l'histoire très différentes. Lorsqu'un incendie se déclenche en 1627, le premier dévoile sa méthode d'investigation:

L'escrivain qui raporte l'incendie cy devant dit qu'il lui est tombé es mains un un (sic) memorial venant de la maison de feu sire George d'Haffregues mon pere grand, faisant mention qu'en l'an 1127 se seroit mis le feu en cette ville (fol. 217).

Pierre est un annaliste. Intéressé par le document ancien, il aime mettre en relation les faits, effaçant les frontières des époques par la confrontation de l'archive et du contemporain. Cette confrontation se déroule sur le mode de la coïncidence troublante, comme le montre l'exemple cité. L'historiographie locale, c'est pour lui la révélation de l'étrange dans le quotidien¹⁸. Catastrophes naturelles, épidémies, décès d'hommes célèbres, gestes frappants sont répertoriés¹⁹, les plus *merveilleux* appelant un développement du

¹⁷ On remarque ainsi des indications sur la victoire Maximilien d'Autriche délivrant Saint-Omer en 1488, t. 2, fol. 450. Les textes du manuscrit de Manchester étant insérés dans le t. 1, analyses et exemples sont issus en majorité de celui-ci.

¹⁸ De ces *merveilles*, Pierre d'Haffregues est le témoin. Le 5 mai 1637 il raconte à sa mère qu'il a vu un soldat italien de la garnison d'Arras ne cesser de danser car piqué par une tarentule (fol. 230). Alors que la peste s'installe en 1637, il voit un malade, s'échappant des quartiers en quarantaine, pénétrer dans une église et être miraculeusement guéri (fol. 235).

¹⁹ Fait à gauche, date à droite, si la copie respecte bien la disposition originale.

commentaire, effectué à la troisième personne mais soutenu par un témoignage oculaire.

Antoine d'Haffregues est un mémorialiste politique. Son journal, écriture fréquente au 17^e siècle²⁰, est la peinture d'une action officielle, sans confidences sur l'existence du procureur. Antoine peint un portrait de groupe, celui des officiers audomarois dont il occupe les premiers rangs. S'il insère des documents, ce sont des décrets où il a mis la main ou ses propres discours, tel son accueil du seigneur de Rubempré en 1634 (fol. 334 et suivants). Les dates comptent moins que les personnes. Alors que Pierre énumère un calendrier, Antoine parle *d'aujourd'hui* (fol. 303) et décrit son cercle, celui des hommes de pouvoir de la ville²¹. «Mon estat» (fol. 324), «la charge a moi baillée» (fol. 350): Antoine a une haute idée de sa fonction, dont il rappelle toujours la grandeur et les devoirs. Cette réussite sociale est à ses yeux celle d'une famille. Alors que Pierre mentionne assez peu ses missions ou celles de son oncle, la narration du dramatique siège de 1638 par Antoine met en lumière les talents de son neveu, qui apparaît comme son indispensable lieutenant²².

Les héritiers de Jehan au 17^e siècle explorent deux faces possibles de l'historiographie locale. Dans l'économie du manuscrit de Saint-Omer, le journal d'Antoine prend la place qu'occupait la *Chronique* de Nicaise Ladam. C'est une histoire politique et diplomatique, narrée par l'un de ses principaux témoins. La tradition bourguignonne des mémoires influence peut-être ce choix. Dans les annales de Pierre, le merveilleux affleure sous la notice. La mémoire locale se construit entre recherche archivistique et ragot personnel. On y entend encore certains accents des annales merveilleuses dont la *Recollection des Merveilleuses Advenues* de

²⁰ Samuel Pepys en donne un exemple célèbre à Londres à la même période.

²¹ Il est lié à Denis Le François et un à «Monsieur Liot» (fol. 355) - personnages dont les familles joueront un rôle important dans la conservation des deux manuscrits d'Haffregues conservés.

²² Les cent derniers folios du t. 1 (ff. 554-602) sont consacrés au rapport de mission envoyé à ses pairs (*Rapport du voiage fait par Antoine d'Haffregues, licencié en droit, conseiller general de la ville de Saint-Omer en qualité de député de messieurs les magistrats de cette ville aux comptes des estats de cette province d'Artois*). Retenu à Arras alors que les Français assiègent Saint-Omer, le procureur n'a de relations avec ses collègues que par Pierre qui se glisse entre les lignes. Voici qu'un jour son neveu n'arrive pas; à son angoisse personnelle s'ajoute la crainte d'une rupture des communications. Le ton étonnant personnel de ce rapport rédigé à la troisième personne est peut-être une façon de justifier le relatif échec de sa mission.

Chastelain et Molinet donnait un exemple dans la Bourgogne du 15^e siècle. La copie de Saint-Omer mêle et confronte ces variations autour de la chronique urbaine - ce modèle, peu représenté dans la culture urbaine régionale aux 15^e et 16^e siècle, paraissant toujours plus effacé que d'autres, mémoires ou annales.

Au cœur du manuscrit de Saint-Omer survit un héritage, celui de Jehan. Outre le goût de l'histoire, il a légué à ses descendants un recueil de textes. Parmi ceux-ci, seules six pièces survivent dans la copie de Maximilien Le François. Pourquoi ont-elles été conservées? Pour quelles raisons ces textes à la langue ancienne et aux références oubliées ont-ils retenu l'attention des érudits locaux, superposant l'héritage des d'Haffregues à la recherche des «origines» de la culture audomaroise?

Maximilien et les Antiquaires (18^e-19^e siècles): le moyen français, langue de «l'origine»?

La confrontation des deux manuscrits doit maintenant être proposée, malgré les difficultés d'une telle entreprise. Le copiste moderne a visiblement travaillé à partir de plusieurs sources, sans qu'on puisse dire si les ajouts et suppressions qui interviennent entre le témoin de Manchester et celui de Saint-Omer sont de lui, s'ils étaient déjà présents dans une version contemporaine de Pierre et d'Antoine, ou encore dans une éventuelle copie intermédiaire.

Du recueil de Jehan, n'est retenu que le centre, les poèmes qui esquissent le portrait contrasté de Saint-Omer, délivrée en 1488 par Maximilien, et de Théroouanne détruite en 1553 par Charles Quint. Les textes de Jean Molinet, Olivier de la Marche ou Nicaise Ladam, comme la *Chronique* de ce dernier, sont abandonnés. Les épitaphes des princes disparaissent. Le rattachement de la région à la France dans la seconde moitié du 17^e siècle et le ralliement des élites à Louis XIV a sans doute poussé à supprimer ces expressions officielles de la cour bourguignonne. On ne pleure plus le travail du temps et de la guerre; on s'intéresse à la construction d'une mémoire.

Certes les écrits d'Antoine et Pierre peignent toujours les Français comme des ennemis menaçant la cité. Mais l'attachement aux princes légitimes s'est tourné en identité régionale et religieuse²³, en défense d'un pouvoir local et familial. Le souvenir

²³ Une profession de foi catholique clôt la compilation des pièces d'archive et ouvre aux annales de Pierre: *je croi tout ce que croit l'eglise catholique, apostolique et romaine* (fol. 208).

de Philippe le Bon, mythe d'un âge d'or disparu, perdue dans les documents d'archive et non dans la voix des poètes. Les listes des échevins du 15^e siècle qui ont remplacé la poésie curiale copiée par Jehan aboutissent aux noms de *George* et *Pierre d'Haffregues* (fol. 108, années 1609 et 1610). Dans la marge gauche, en face de ces noms, le copiste a noté: «bourgeois notables». L'histoire de la Bourgogne est devenue celle d'une cité; la mémoire de la ville se confond avec celle d'une dynastie.

Si recopier le *Dictier* et la *Perdicion de Saint-Omer* est ainsi justifié, pourquoi garder les poèmes sur Théroouanne? La première raison est l'enracinement de la mémoire familiale dans le geste de Jehan. Le manuscrit de Manchester a été réalisé peu après 1553. La destruction de Théroouanne en a sans doute été l'une des motivations, acte essentiel dans la mesure où Saint-Omer a profité du déséquilibre provoqué au sein des puissances urbaines dans la région. Théroouanne ou l'autre destin possible de la ville: les héritiers d'Haffregues l'avaient sans doute compris.

L'autre raison pourrait être le statut «d'origine» linguistique et culturelle dont ces textes semblent revêtus aux yeux du copiste du manuscrit de Saint-Omer. La compilation, pour Maximilien, ne va pas sans intervention. Il ajoute des notes marginales, dates ou brèves explications. Ce travail s'accroît autour des poèmes en moyen français. Il multiplie les ratures en tentant de conserver une graphie ancienne qu'il a des difficultés à maîtriser²⁴. Il prend soin d'encadrer les titres d'indications: «réduction de la ville de Saint-Omer»/«le 11 février 1488» (fol. 174, à gauche et à droite du titre *S'ensuict un Dictier*). Les pièces poétiques sont des objets étranges, dont il faut respecter l'éloignement linguistique tout en ménageant leur compréhension. Leur style ancien, la mise en scène des villes prenant la parole leur donnent l'aspect d'un enregistrement de voix disparues. La poésie en moyen français encadrée par les commentaires du copiste apparaît donc, dans le manuscrit de Saint-Omer, comme les traces d'une origine: origine d'un recueil, celui de Jehan, dont elle témoigne; origine d'un goût familial, l'histoire; origine d'une mémoire locale, enracinée dans le mythe de la cité fidèle et de la ville punie.

²⁴ *Moy Theroouanne cite tres renommée/ la plus gaste que soit sous le climat*, barré et récrit au-dessus (*Complainte de Theroouanne*, fol. 177); *Leurs corps et leurs biens sauverent*, mot mal compris, barré et récrit au-dessus (*Ibidem*, fol. 183). Un tel souci n'apparaît pas lorsqu'il recopie les lettres patentes des ducs Valois dont il modernise la graphie.

Le réseau patiemment construit par les d'Haffregues sera un garant de survie pour leurs manuscrits. Les volumes copiés par Maximilien Le François ont été conservés dans sa famille jusqu'à ce qu'un hasard les sépare. Au milieu du 19^e siècle, le premier tome (avec les pièces de Jehan) est propriété du Président Quenson, directeur de l'active *Société des Antiquaires de la Morinie*. Délaisant les témoignages de Pierre et Antoine d'Haffregues, l'intérêt de cet amateur de documents anciens est éveillé par les poésies en moyen français, visibles objets des soins du copiste. Cinq d'entre elles sont transcrites et publiées de 1854 à 1857, la dernière en 1861²⁵. Les textes sont livrés sans mise en perspective, dans leur évidence de «document humain». La langue qu'ils emploient est gage de leur authenticité. Leur thème local correspond à la recherche menée par la société savante. L'anonymat ou le peu de notoriété de leurs auteurs, d'origine bourgeoise, les font considérer comme l'expression d'une opinion publique urbaine dont les échos touchent ces notables qui s'en considèrent comme les descendants.

Ces publications ont dû intéresser Edmond Liot de Norbécourt, héritier probable du «Monsieur Liot» ami d'Antoine d'Haffregues. D'où pouvaient venir ces textes des 15^e et 16^e siècles insérés dans une compilation historique du 18^e siècle? Acquisition personnelle ou recherche dans des archives familiales, Norbécourt ne fut pas long à mettre la main sur le manuscrit original de Jehan. Il en publia deux extraits, *La Complainte d'Arras* et la *Lamentation du Chateau de Hesdin*²⁶. Deux poésies anonymes, urbaines, voix «réelles» des ancêtres conservée dans l'authenticité de leur langue d'origine, le moyen français. Mise à part la *Mutacion de Gand et Bruges*, toutes les pièces urbaines du recueil de Jehan étaient donc, dans les années 1860, accessibles aux érudits locaux et au public amateur d'histoire régionale.

Comme les successeurs de Jehan avant eux, les Antiquaires firent primer la mémoire des cités sur celle de la cour. Par un

²⁵ Fr. QUENSON, «Incendie de Théroouanne par les Anglais en 1513», dans *Bulletin historique trimestriel de la Société des Antiquaires de la Morinie*, 1854, 1, pp. 204–209; «*La Complainte de Théroouanne*», *ibid*, pp. 260–266; «*Le In Manus de Théroouanne*», *Ibidem*, 1856, 1, pp. 102–105; «*Autre Complainte de Théroouanne*», *Ibidem*, pp. 146–154; «*La Mauvaise Perdition de Saint-Omer*», *ibid*, 1857, 1, pp. 263–276. La plupart des transcriptions sont d'Henri de Laplane. Il publie le dernier texte: «Réduction de la ville de Saint-Omer en 1488, *Dictier*» dans *Bulletin*, 1861, 2, pp. 389–394.

²⁶ Edmond LIOT DE NORBECOURT, «*La Complainte d'Arras*» dans *Bulletin*, 1861, 2, pp. 471–486; «*La Lamentation du Chateau de Hesdin*» dans *Bulletin*, 1862, 2, pp. 515–527.

paradoxe ironique, c'est la présence des pièces curiales, les noms de Molinet, La Marche ou Ladam, qui en 1996 ont motivé l'acquisition du manuscrit et, le faisant entrer dans une bibliothèque universitaire, l'ont sorti de l'ombre.

Quel est aujourd'hui, pour nous, l'héritage des d'Haffregues? Le geste de Jehan, les travaux d'Antoine et de Pierre, l'action de Maximilien prennent leur sens dans un contexte familial particulier. Elles ont une valeur d'exemple, non de modèle. Pourtant, parce que cette dynastie bourgeoise ressemble à beaucoup d'autres, que ses idées et ses pratiques sont partagées par les réseaux d'opinion et de pouvoir qui l'entourent, les recueils qu'elle a produits nous semblent éclairer les conditions d'élaboration d'une historiographie urbaine dans les Pays-Bas Habsbourg - et les aléas de son évolution.

La mise en écrit de la mémoire semble ici liée, non à une commande des municipalités, pratique fréquente dans le sud-est de l'Europe à la fin du Moyen Âge, mais à l'action personnelle de certains notables engagés dans le gouvernement de leur ville. Le goût de l'histoire locale naît dans la fortune d'une famille accédant aux responsabilités politiques. Cette historiographie se réalise particulièrement dans des périodes de crise pour la cité. Les deux manuscrits d'Haffregues survivant ont été réalisés durant le dur conflit des années 1550, alors que les centres de décisions impériaux s'éloignent des villes bourguignonnes; et peu après les années 1640, lorsque de nouveau Saint-Omer et ses voisins forment la ligne de front de la guerre franco-espagnole.

Écrire l'histoire d'une ville plongée dans les crises contemporaines ne conduit guère à interroger ses mythes d'origine. Ceux-ci ne sont certes pas absents de la culture urbaine septentrionale; mais ils s'expriment surtout dans la géographie des rues, dans le mouvement des processions et des figures qui les ornent. L'approche fragmentaire des compilations éclaire l'aujourd'hui plutôt que l'hier. Il s'agit de consolider l'identité urbaine en la nourrissant d'un passé relativement proche. Du 16^e au 18^e siècle, les d'Haffregues se sont confrontés à tous les types d'historiographie urbaine: ils ont écrit des annales, des mémoires, rassemblé des poésies de circonstance. Ils ont confronté ces textes à l'histoire «officielle», celles des historiens de cour pour Jehan, celle des archives pour ses descendants. À l'élaboration d'une chronique, les d'Haffregues ont préféré la confrontation des points de vue, le mélange des voix et leur dialogue: d'où l'élaboration des recueils. Construits,

transmis, démembrés et reforgés, ils ne sont pas seulement le miroir d'une famille, mais aussi celui des réseaux intellectuels qui l'ont entourée: milieux amateurs de littérature et connaisseurs de la culture curiale et ducal au 16^e siècle; cercles politiques du 17^e siècle; chercheurs d'origines aux 18^e et 19^e siècles.

Pour nous qui recevons ces témoins en évolution, leur legs est également méthodologique. Les textes en moyen français proposés par le manuscrit de Manchester ont été le centre de l'attention depuis Maximilien Le François et les Antiquaires. Aujourd'hui, précisément parce qu'ils ont été qualifiés de «documentaires», ces textes circonstanciels retiennent moins l'intérêt des littéraires face aux productions mieux étudiées des écrivains de cour. Pourtant, chez Jehan d'Haffrengues, Molinet éclaire Jehan de Pons. L'archive ne s'oppose pas à la littérature, ni les témoignages des citadins à la culture des indiciaires. Du recueil de Jehan à la compilation de Maximilien, l'héritage des d'Haffrengues pour les chercheurs d'aujourd'hui est peut-être d'être un *symbole* au sens étymologique: union de deux faces - texte poétique et document historique - d'un même objet, la mémoire.